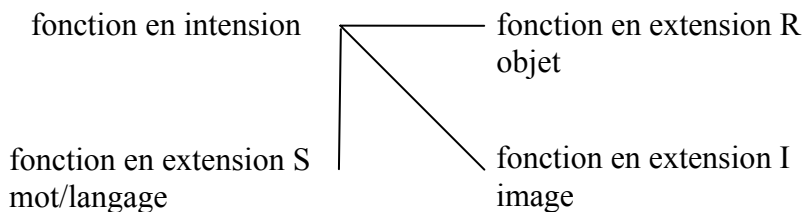
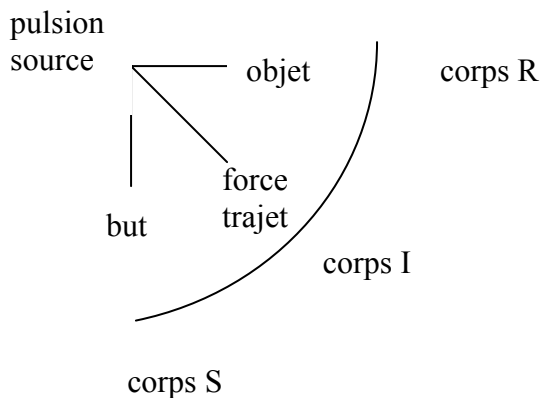
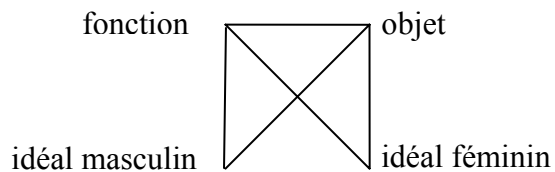


René Lew
 Dimensions de la psychanalyse,
 intervention au IVème Congrès de Convergencia,
L'expérience de la psychanalyse- Le sexuel : inhibition, corps et symptôme,
 Buenos Aires, 8-10 mai 2009,
Corps et symptôme (Chap.11).

Le sexe de l'angoisse (Schématisation du sexuel)

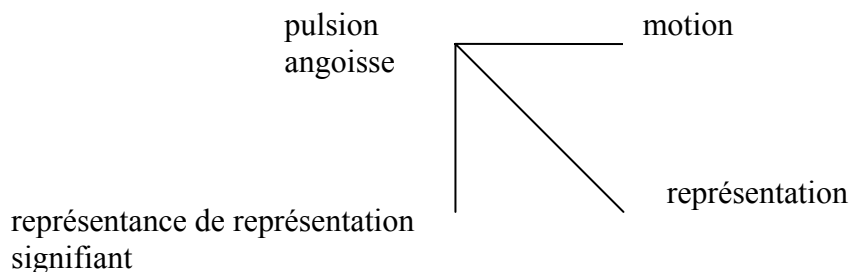
Je prendrai ici en compte l'angoisse comme l'indice du choix sexuel ; c'est dire qu'elle opère variablement sur chacun des versants de la sexualité, mais en conservant toujours son caractère de signal : un signal qui pointe ce que la pulsion a de productif en terme d'objet. Cela fait dire à Lacan, en raccourci et malgré Freud, que l'angoisse n'est pas sans objet. C'est que, précisément, la transcription de la fonction en objet (dans quelque registre — réel imaginaire ou symbolique — que ce soit, étant entendu aussi que la pulsion est une stricte fonction) reste tributaire des assises idéalisées de cette transaction que sont les positions masculine et féminine dans la structure. L'insaisissabilité de toute fonction l'appelle en effet à se transcrire (traduire, translittérer) en des extensions toujours objectales. Pour bien entendre Freud à cet égard, il faut donc rapporter depuis sa source la pulsion comme fonctionnelle à ses divers montages extensionnels objectaux : objet proprement dit, force et trajet, but — mais inversement on ne peut saisir ceux-ci qu'en termes pulsionnels, et donc en référence au corps.





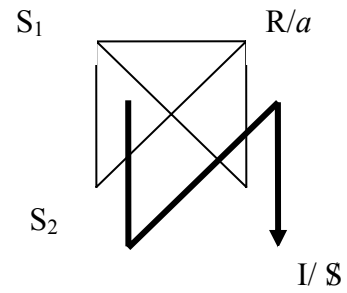
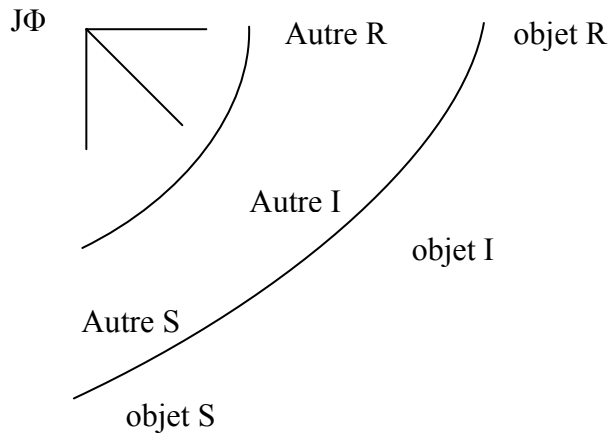
Pour Freud, en effet, la pulsion prend sa source dans le corps — et en maintient un certain relent vitaliste, si ce n'est pas une raison fonctionnelle (une raison d'évidence) dans le corps, ou inversement une matérialité toujours corporelle au niveau signifiant, inconscient, du langage.

Le lien du corporel au psychique spécifie assurément pour lui la pulsion.¹ Mais du fait du refoulement cette pulsion ne peut transparaître en clair. Pour être accessible, elle demande donc à être transcrite en représentation par la voie de la représentance. La difficulté vient du fait que le refoulement (il s'agit du refoulement proprement dit, qui est secondaire) concerne précisément les représentations. Dès lors la représentance de représentation vire à la seule représentance et c'est celle-ci qui se donne comme tenant-lieu de la pulsion, et donc fonction d'échange entre le corporel et le psychique impliqué par le langage. Or la représentance ne transparaît elle-même qu'en se muant en affect, et principalement en angoisse. L'angoisse est donc le mode d'émergence de l'affect, c'est-à-dire de la représentance et, au fond, de la pulsion, c'est-à-dire de la transaction du corporel au langage. L'angoisse démontre plus exactement cette fonction en intensification en la réarticulant aux modes de transformation de celle-ci entre motion pulsionnelle, représentation comme telle et représentance de représentation.

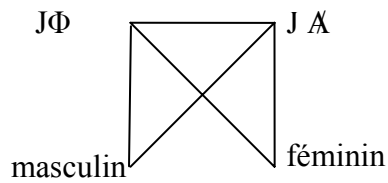


De là l'angoisse articule jouissance phallique et jouissance de l'Autre, étant entendu que l'Autre se développe comme l'objet dans les trois registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique, nouant ainsi les modes d'apparaître de la pulsion.

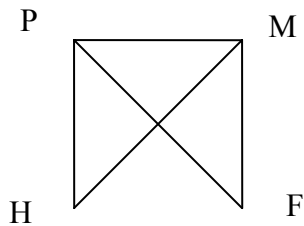
¹ Cf. R.L., exposé au colloque de l'EFA, 203.



À partir de cette diversification extensionnelle, la jouissance de l'Autre se répartit entre autres idéalement selon les deux registres du masculin et du féminin,

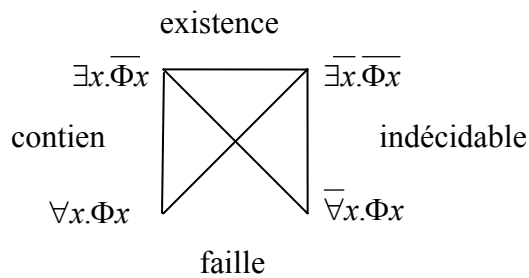


pour constituer le carré modal œdipien

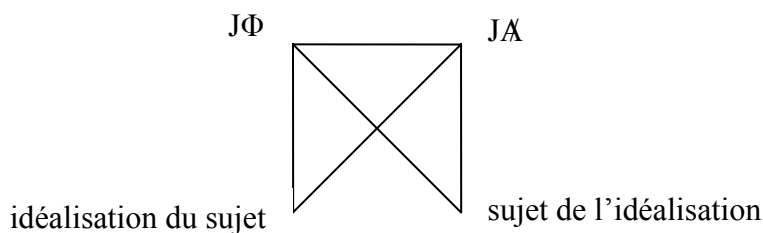


tel que Lacan le quantifie.²

² J. Lacan, séminaire...ou pire, 1971-1972.



Cela permet de retrouver le propos de Freud relatif à l'idéal.³



L'extensivité du masculin est ainsi contenue par la jouissance phallique, laquelle fait opérer la fonction de la castration sur ce plan spatial de l'idéalisation symbolique du sujet. Par contre le féminin s'appuie, mais de façon indécidable, sur la jouissance de l'Autre en tant que réelle, la faisant opérer comme figurabilité d'un sujet de l'idéalisation cette fois imaginaire.

1. L'angoisse du sexuel

Dans cette correspondance fondée sur l'impossible rapport à l'objet, l'angoisse suscitée par le clivage sexuel se dédouble en angoisse devant la castration et en angoisse devant l'indécision imposée, dans chaque cas avec des effets distincts d'inhibition et de montage de symptômes. Cette position duelle se marque à la fois comme interdit de l'inceste, vis-à-vis de l'objet, pour le masculin, et énamoration narcissique pour le féminin, celle-ci facilement commuable en haine.

L'angoisse comme affect vise donc directement et préférentiellement la fonction phallique depuis chacune des positions subjectives. Plus exactement elle est l'index d'une fonction phallique à l'œuvre (c'est quasiment tautologique), fonction lisible chez Freud comme libido dont chaque position s'organise différemment. C'est la crainte des effets de la mise en jeu de la fonction phallique qui se révèle comme angoisse (au masculin comme au féminin). Non pas que celle-ci soit autre chose, mais elle est bien plutôt cette Autre-chose qui marque dans la différence l'identité d'action (c'est œbrien) de la fonction en intension comme en extension. L'angoisse révèle ainsi la fonction phallique comme action de la signifiante (non pas signifiante émanant des choses, mais soutenue par le sujet) sur les choses

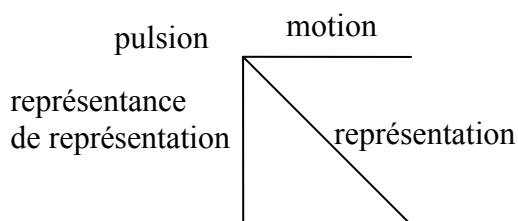
³ S. Freud, « Pour introduire le narcissisme ».

comme support de sexualité. L'angoisse constitue donc les choses selon deux positions subjectives, à partir de rien, à partir du vide de toute existence ontologique du signifiant, lequel ne vaut que dans le fait de passer outre ce vide, en tant qu'articulation. Et cette articulation se spécifie différemment selon qu'elle laisse ce vide apparaître tel quel ou qu'elle en fasse un lien entre les éléments qu'il fonde : respectivement ce sont là non-rapport et rapport.

Que l'affect, chez Freud, soit le devenir de la représentance déliée de la représentation du fait du refoulement, pose la question de son organisation par après — puisqu'on ne saurait concevoir de refoulement de la représentance qu'avant coup, comme refoulement primordial cette fois, étant entendu que le refoulement proprement dit ne concerne assurément que lesdites représentances. Dans cette organisation la sexualité joue un rôle essentiel en ancrant le sujet dans la chaîne signifiante selon deux entrées différentes (et plus, si l'on retient toutes les positions sexuelles possibles).

Plus avant l'affect (en l'occurrence le concupiscible ou l'irascible, tels que Lacan prend appui sur saint Thomas d'Aquin⁴, ce qui a encore valeur de différence sexuelle : le concupiscible masculin et l'irascible féminin, selon les standards), l'affect désigne le manque de référent, l'objet comme toujours déjà perdu, l'objet comme rien et pourtant fondement fantasmatique du sujet. C'est en cela que, sexuel ou agressif, le rapport à l'objet ne se présente qu'en tant qu'impossible : l'objet reste — quoi qu'il en soit de ce qu'il représente de saisissabilité de la fonction— lui-même inaccessible.⁵

L'affect n'assure pas pour autant en retour la décharge de la pulsion (en tant qu'indifférenciation du corporel et du psychique — je vais plus loin que Freud —, celle-ci implique dès lors sur ses versants extensionnels une tension que le sujet cherche à faire dériver), même s'il dépend de cette décharge, car il est proprement production, résultat de la tension pulsionnelle. Pour qu'il y ait décharge, il faut en effet référer à la *motion* pulsionnelle, et c'est ce mouvement même de la transcription extensionnelle entre trois postes de structure qui ancre le sujet dans le langage entre représentance et représentation.

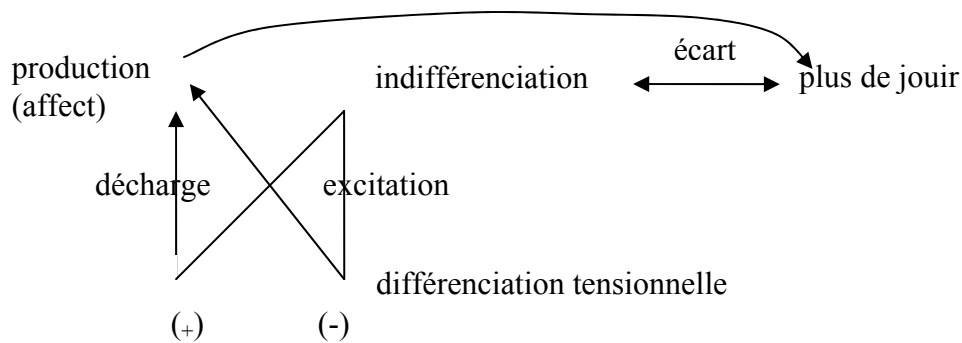


Depuis l'indifférenciation (ou l'indifférence) de départ l'excitation se commue donc en tension polaire, différenciant les positions sexuelles dont l'absence de rapport entre elles implique, par décharge, une production à distance⁶ de l'indifférencié initial, et par là un en-plus qui, comme plus-de-jouir, fait de l'objet aussi un objet de jouissance, comme tel intensionnel, mais avec un écart attendant à la décharge,

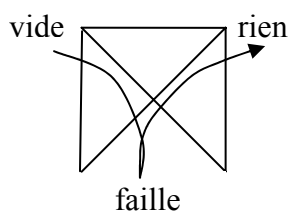
⁴ J. Lacan, séminaire *L'angoisse*, le 21 novembre 1962.

⁵ Cf. R.L., « Rapports et non-rapports dans le *Witz* », *Che vuoi ?* n°30.

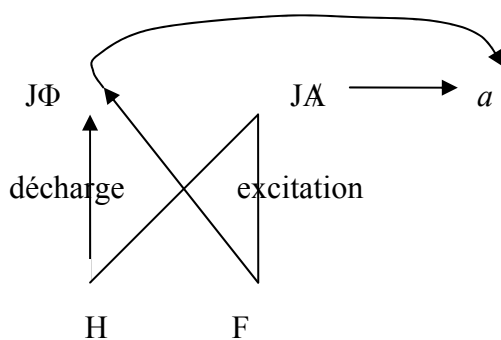
⁶ Cela opère effectivement comme dans le *Witz* : l'inaccessibilité réelle de l'objet transforme la langue pour en permettre une saisie symbolique quelque peu destructrice, y compris de la langue, d'où le jeu de mots.



lui permettant de réarticuler les deux positions polairement différenciées dont il représente la faille dans le réel, façon de tenter d'ontologiser quand même le non-rapport.



Cette différenciation s'entend aussi comme modes d'appui de l'excitation et de la décharge pulsionnelles.



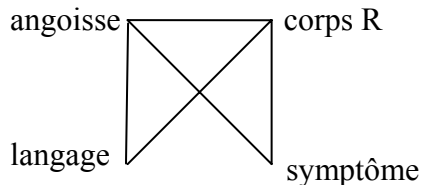
L'excitation opérant comme métonymie depuis ce métabolisme (corporel) de la jouissance cote comme valeur ce qui s'en transfère.⁷ C'est dire aussi que le clivage du sujet entre masculin et féminin en règle le potentiel, sinon la potentialité. Cette tension excitative de la polarité sexuelle se résout en décharge phallique productrice d'un écart⁸ d'avec la

⁷ Inflexion du propos de Lacan dans « Radiophonie », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 418.

⁸ Cf. R.L., « L'expérience du décalage », IIInd Congrès de Convergencia, Rio de Janeiro, 2004.

jouissance de l'Autre (ou l'indifférentisme) donnée au départ. Cet écart est cependant un en-plus, qui « cote comme valeur », en tant qu'objet, ce qui se transfère de la disparité des jouissances.

Se faire ainsi le tenant-lieu de cet en-plus qui le soutient réversivement, n'est donc pas sans angoisse pour le sujet

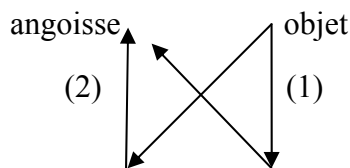


Le problème est alors de rapporter le symptôme à l'idéalisation que le discours fonde dans le langage. C'est à la fois possible en termes de castration rapportable à l'évidement de la représentation et en termes d'indécision vis-à-vis de ce qui s'impose du réel comme un donné préalable à toute construction subjective (y compris celle des impossibles) et donc à toute position subjective. Le dire ainsi souligne d'autant plus le lien de l'angoisse à la sexuation, en particulier quand elle procède du féminin, selon le lien narcissique de la *Verliebtheit* portant le sujet, comme contingent, à l'identification paternelle, comme nécessaire, en termes de décharge.

Ainsi l'affect peut-il aussi être compris extensionnellement comme le réel de la décharge, ou la mise en forme de la tension, voire le signe de la menace que l'excitation représente (pour le dire de façon rétrogrédiente). Mais pour l'essentiel il reste d'ordre intensionnel, productif. Or le sexe se différencie semblablement : le réel de la production implique des distinctions valant comme sexuation, puisque la tension opère alors entre masculin et féminin. L'Autre s'assure de ces extensions en particulier sexuelles, quand le fondement unaire, narcissique du sujet s'appuie de l'intension. La question est de considérer chacune des voies de l'excitation-décharge dans sa particularité.

Quand Lacan discute⁹ de la *Selbstbewußtsein* de Hegel comme conscience — ce que le mot signifie, assurément —, il passe outre la structure même du discours hégélien qui est tel, dans le rapport du sujet à l'Autre, qu'à remplacer cette conscience de soi par le terme d'« inconscient », on obtient un ordre de discours qui se défend proprement comme psychanalytique. Mais c'est à ce que l'Autre institue l'objet — comme manque réel *a* ou comme image de ce manque *i(a)* ou comme son « meurtre » par le signifiant S_2 — que le sujet est appendu par son désir au désir de l'Autre. Et, si je puis dire, c'est fort de cette crainte que l'objet disparaisse ou, à l'envers, le désir qu'il en a, voire soi-même, que le sujet se développe de son *aphanisis* même, dans l'angoisse de n'exister que comme clivage (à mon sens, c'est incontournable) entre l'assomption de la pulsion et la répression de sa satisfaction. Un objet intensionnel de cette sorte est alors, comme tel, cause du désir. Le fétiche n'en est par contre qu'un « modèle ». Tout dépend en définitive de ce qui entérine la voie de décharge pulsionnelle : (1) soit par la modélisation directe de l'objet (et donc sa perversion), (2) soit par sa prise en compte signifiante (tout autant meurtrière).

⁹ Séminaire *L'angoisse*, *ibid.*



L'angoisse s'établit donc de l'objet *a* comme ce qui permet au sujet de se sortir de son clivage, un clivage qu'il intègre mais qui n'est en fait que la continuité de la différence qu'il met en place, d'une part, avec l'Autre, d'autre part, au sein de ce dernier, comme sexualité.

L'angoisse marque ainsi la prise du sujet dans la tension pulsionnelle — et d'abord comme tension entre les sexes — et *dans le même temps* sa sortie productive. Car, malgré ce que ces figures incitent à comprendre, c'est en un seul moment (*simul*)¹⁰ que s'organise la corporalité de l'angoisse, sa valeur de signal, sa raison tensionnelle, et sa créativité. C'est là aussi une façon borroméenne d'en parler.

Quoi qu'il en soit, se reconnaître homme ou femme, mais ni exactement l'un ni exactement l'autre, suscite, du point de vue du narcissisme primordial comme asexué, l'angoisse. Il n'y a donc d'angoisse que sur fond de sexualité, mais aussi bien pour l'entériner que pour échapper à sa fatalité. Un enfant vient à cette même place — qui, « nouveau sujet », pour reprendre et déplacer une expression métapsychologique de Freud, n'en est pas pour autant fétiche ou seulement idéal.

2. Angoisse et jouissance

C'est plus exactement l'insatisfaction pulsionnelle qui implique l'angoisse dans la décharge. De toute façon, cette insatisfaction est de structure, en ce qu'aucune pulsion (et d'abord sexuelle) n'est assurée, et plutôt le contraire, de trouver l'objet qui en satisferait la demande. Bien plus, toute pulsion sexuelle se fonde de la pulsion de mort : façon d'aborder l'impossible rapport à l'objet, tel que la différenciation sexuelle en reprend les termes à son compte. Le sujet vise néanmoins un objet qui vienne par-dessus l'angoisse ou l'insatisfaction, pour lui éviter d'assentir à son clivage et à son manque d'assise. Mais cet en-plus, en ce qu'il est lui-même source de jouissance, est aussi source d'angoisse, une angoisse différemment constituée selon que la jouissance vaille comme phallique ou émane de l'Autre.

C'est pourquoi l'angoisse s'appréhende différemment selon les rapports subjectifs à la sexualité comme à l'objet (par exemple pour le fantasme : $\square, V, <, >$, soit en condensant : $\S \langle \rangle a$). Et ces liens se spécifient, selon un après-coup rétrogrédient, comme déconstruction (non-rapport) de l'objet, alors orientée vers la jouissance ($J \leftarrow a$). Une première voie de différenciation se fait jour ainsi, selon les rapports d'objet distinguables, en impliquant les deux types de jouissance (jouissance phallique et jouissance de l'Autre). Lacan propose donc¹¹ de mettre en cause variablement l'objet, soit au féminin [$A(-\phi)$], mettant l'Autre en jeu en termes de *Penisneid*, soit au masculin [$\Phi(a)$] en termes directs de castration (en fait, pour

¹⁰ *Simul* a le sens que lui accorde la théologie chrétienne quant à savoir comment le corps du Christ s'est formé au sein de la Vierge : d'un seul coup.

¹¹ J. Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 683.

Freud, c'est le refus de la féminité). Comme la féminité est déjà refus en elle-même (manque parce que refus : castration biologique, si l'on peut dire, et donc envie du pénis), la masculinité est une reprise négative de cette négativité. Tout dépend donc du type de négativité opérant dans cette reprise : passant ou non par l'Autre symbolique.

Que l'objet (a), support du désir du sujet, ne soit pas visible dans ce qui constitue pour celui-ci l'image fantasmatique de son désir, est source d'angoisse. C'est bien autre chose que la source corporelle de la pulsion. Cette angoisse a pour raison d'être de rappeler la fonction dévolue à cet objet : d'ancrer le sujet et dans le réel et réversivement dans l'angoisse. Car l'objet a , par l'occultation de sa présence, rend le sujet extérieur à soi-même, hors de toute ontologie. Aussi doit-il se déterminer de l'Autre, bien sûr, mais de l'Autre fondé comme l'Autre sexe, dans le rapport phallique qui met en tension le masculin et le féminin, soit dans un lien de réélaboration phallique de l'objet, $\Phi(a)$, soit au titre même de la prise en compte, par cet Autre, de l'objet phallique, comme imaginable malgré son occultation et plutôt précisément grâce à elle, $A(-\phi)$.

Le caractère *unheimlich*, à la fois familier et étrange(r), de cette situation subjective est proprement angoissant. Présence imaginativement surnuméraire ou absence réellement inappréciable, sinon l'inverse (réel surnuméraire ou manque imaginaire), l'objet pointe de toute façon le narcissisme fondamental du sujet et focalise l'attention de celui-ci au niveau même du corps que, disons, le schématisme corporel met en œuvre, selon la façon propre à tout un chacun d'intégrer cet objet dans son schéma corporel.

Cette fonction de la castration, reprise dans ce registre imaginaire indissolublement lié au réel, a pour fondement symbolique l'absence d'ontologie du signifiant. Que tout signifiant soit tributaire d'un autre censé être déjà là, trouve sa butée originaire dans une récurrence causale qui se présente en termes d'absence de fondement. À ce niveau d'un signifiant fondateur qui manque nécessairement (pas de « base » signifiante) — ne serait-ce que parce que tout signifiant, ainsi dépendant de son articulation à un autre, est fonctionnel —, Freud implique le phallus en termes de castration. Le sujet répond comme il peut à cette donnée de structure et, en s'y rendant, il fait « l'appoint », comme dit Lacan¹², de ce qu'il assume de sa propre castration. Dire « assumer » ici, prend l'allure du signe de cette castration que l'angoisse constitue en la passant au rang de signifiant.

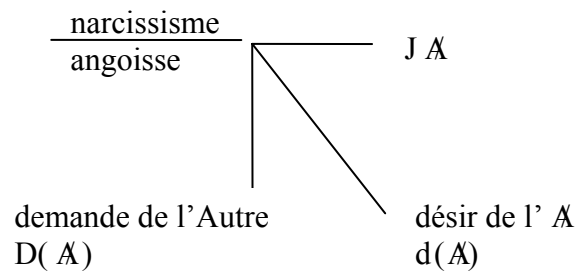
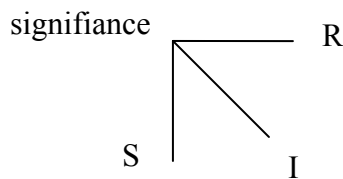
De là les diverses façons d'argumenter cette fonction de la castration, sur le versant féminin (*Penisneid*) ou sur le versant masculin (*Ablehnung der Weiblichkeit*, refus de la féminité).

Prenons le cas de cette femme venant en analyse pour avoir frappé son ami de cœur et de corps, le seul qu'elle aimât jamais, un ami qui là-dessus déclara forfait. Pas d'erreur pour elle — et ce n'est pas la structure de la situation qui lui échappe, mais la structuration elle-même, la raison d'être de cette structure —, si elle s'en est prise à cet homme, et pas à un autre qui l'intéressât moins, c'est précisément parce qu'elle l'aimait. Aller à l'échec à marche forcée est ainsi la position de cette patiente, confrontée à la mise en place destructive d'un objet rendant exécration la situation qui l'intéressait (faire une vie normale, couple, enfants, famille,...), ici l'objet des coups qui faisaient transaction au-delà de l'amour, au-delà des corps et des positions dans le couple, et ouvrant à l'impossibilité de tout avenir, en une castration mise en scène et réalisée. La peur qu'elle avait que cette relation soit vouée (c'est la voix du désir) à l'échec et ainsi la crainte de devoir souffrir — en plus de tester l'autre pour vérifier la résistance de son propre désir —, cette angoisse anticipe donc sur l'échec en le réalisant d'emblée.

¹² *Loc.cit.*, le 5 décembre 1962.

3. Le corps et la pensée : l'angoisse du doute et de l'incertitude

À l'impensable du sexe et au vide de la pensée auquel ouvre la jouissance, le corps supplée parfois en somatisant.¹³ Le rapport du sujet — tenant narcissiquement (toujours au sens non imaginaire) le poste de la signifiante — avec l'Autre se développe donc selon les divers registres de cet Autre, réel, imaginaire et symbolique. Cela détermine un lien d'angoisse avec cet Autre qui supplémente le vide organisateur du narcissisme de façon signifiante. Et ce lien s'organise variablement selon les diverses qualités d'Autre. De là une errance des coordonnées pulsionnelles.



L'angoisse n'intervient que lorsque l'Autre supplémente le vide nécessaire à la signifiante, quitte à le combler en faisant ainsi suppléance à la castration. En quelque sorte, l'angoisse est là en attente, toujours prête à surgir au vu de l'émergence des objets (réels, imaginaires, ou symboliques) comblant ce vide. C'est qu'il y a deux sortes d'objet, quel qu'en soit le registre : d'abord le manque pris en objet, rappel de la fonction ; ensuite l'ontologie de l'objet, impliquant la pathologie qui se suscite de donner une consistance réaliste à l'objectalisation (réalisme morbide, oniroïdie, suprématie du corps sur le désir).

La question posée est celle de la normalisation du vide. C'est ce que Lacan appelle « séparation », le sujet se fondant du vide propre à l'aliénation. Ainsi la structure de paire ordonnée de l'aliénation (vide → (vide → manque)), sur le mode du lien de la signifiante à l'objet ($S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow a)$), est-elle productrice d'une référence pour le sujet, laquelle n'est rien d'autre que le manque de référence, cette fois considéré comme promoteur de subjectivation. Et c'est cette promotion qui organise la jouissance du sujet, depuis la jouissance phallique, vers la jouissance de l'Autre ($J\Phi \rightarrow (J\Phi \rightarrow J A)$).

Ainsi Lacan, poursuivant sur la théorie de Ferenczi que le vide vaginal est l'équivalent du vide nécessaire à la jouissance, implique-t-il que l'hystérie normalise et inscrit toute position, y compris masculine, dans le vide de la parole : de la parole comme opérant depuis un vide de la signifiante par anticipation et rétroaction, c'est dire inversement que toute position subjective tend vers cet évidement de la signifiante. Aussi le discours hystérique est-il le paradigme de toute normalisation, comme le féminin — en sa place œdipienne — souligne la contingence de toute position subjective.

¹³ Je note ici pour mémoire, afin d'en développer la thématique dans un chapitre à venir, que cette question est présentée par Lacan sous la formule aliénante « Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas ».

Au fond, quand Lacan parle¹⁴ du « détour » que constitue l'angoisse dans l'appréhension de la généralité et fondamentalement dans l'hystérie, c'est à mon sens du décalage (*Entstellung*) qu'il s'agit dans l'abord d'un réel donné comme indifférencié et qui n'apparaîtra ensuite que comme une castration propre à la syntaxe qu'on met en place pour ce faire. Mais un doute se fait jour aussitôt qui concerne le choix de l'alphabet de cette syntaxe¹⁵ et une incertitude relative à ce que cette syntaxe peut induire. Le choix qu'effectue le sujet, en le séparant du réel de son aliénation, le met dans une position d'indécision ayant trait aux différenciations polaires, et d'abord en termes sexuels, qu'induit la mise en place de la syntaxe constitutive du réel. Cette césure polaire est strictement productrice du décalage d'un réel à l'autre, d'un premier réel à un second qui inclue la contingence ayant trait à tout choix de syntaxe. L'angoisse est donc dans ce même temps l'indice d'une réussite de cette opération, laquelle produit un objet réel et comblant, comme assise d'un réel. En quelque sorte l'angoisse pointe le point d'arrivée objectal au détriment d'un départ dans la fonction du désir.

« L'angoisse, c'est cette coupure même sans laquelle la présence du signifiant, son fonctionnement, son entrée, son sillon dans le réel est impensable »¹⁶, souligne Lacan. Ce qui lui permet de préciser que « l'angoisse n'est pas le doute ; l'angoisse, c'est la cause du doute »¹⁷.

Que le vide ait néanmoins à s'imposer, se présente comme castration — quelles que soient ses mises en formes illusives, y compris la circoncision qui justement n'est en rien castration. L'intérêt de la circoncision reste, comme le dit Lacan¹⁸, de « dégage[r] l'objet », j'entends là une façon de faire émerger l'objet de l'évident qui le constitue. Et cette émergence se définit d'une « réduction de la bisexualité », à des formes diversifiées et polairement opposées de la démarche subjective. La bisexualité angoisse — en réduire la fonction désangoisse en mettant en jeu le manque saisi en objet. Encore faut-il souligner ce que le passage de l'indifférenciation à la différence entraîne d'indécidabilité : c'est à entendre comme le fait qu'on ne puisse décider ce que recouvre (et découvre) ce passage de l'indifférence à la séparation. Et cette indécidabilité rend compte aussi de la réversion de la libido du corps propre à l'objet.¹⁹ C'est que la structure existentielle de cette réversion ne s'appréhende que dans le fondement de toute négation sur la forclusion des potentialités de la signifiante. C'est aussi qu'il s'agit là de la puissance de la parole, qui n'est rien d'immédiat. De là le doute relatif à l'objet, quant à savoir s'il est là effectivement à disposition ou encore en puissance comme projection d'une représentation dans le monde. Freud appelait cela l'« épreuve de réalité ».

De la castration, qui définit la différence sexuelle depuis l'évident producteur du signifiant, émerge l'angoisse comme un équivalent schématisant cette fois cette différence en termes quotifiés.²⁰

¹⁴ Le 19 décembre 1962.

¹⁵ Voir l'Introduction au « Séminaire sur *La lettre volée* », *Écrits*.

¹⁶ *Ibid*, le 19 décembre 1962.

¹⁷ *Ibid*.

¹⁸ *Ibid*.

¹⁹ Le 9 janvier 1963.

²⁰ J'entends par là le passage à la « cote de valeur » qui distingue le lien intension- extension de la fonction de son appréhension quantifiée. C'est ce que j'ai indiqué plus haut qui opère comme paire ordonnée de l'aliénation.

4. L'angoisse signal

L'angoisse est ainsi le signal de l'intervention de l'objet *a* dans ses rapports avec le sujet.²¹ La question que pose l'angoisse ou, disons, ce qu'elle signale concerne la fonction (extensionnelle) réelle du signifiant. Cette fonction inscrit le sujet dans le sexe qu'il prône. La différence sexuelle joue donc à ce niveau en permettant de différencier, sur chaque mode de la sexualité, image spéculaire et manque réel.

En pointant le rapport vacillant du sujet à l'objet — et un rapport second valant comme lien réversif du rapport au non-rapport entre sujet et objet —, l'angoisse fonde et assure le sujet dans son sexe. Ainsi — ne serait-ce qu'à suivre Freud sur la question du narcissisme non spéculaire — le rapport identificatoire à l'Autre, lequel fait glisser l'impossible lien à l'objet vers sa reprise symbolique en termes langagiers cependant marqués de cette « rectification » (c'est le *Witz* qui réarticule le langage courant dans un décalage qui en fait tout le sel), le rapport identificatoire est marqué de son orientation féminine (comme *Verliebtheit*), quand l'impossible relation à l'objet est marquée de son orientation masculine (comme *Objektliebe*). Chacun de ces axes de structure peut basculer dans l'autre, de façon toute littorale. Lacan en poursuit la réélaboration œdipienne comme, respectivement, d'une part, le lien du contingent au nécessaire, d'autre part, celui du possible à l'impossible. Je dirais : rapport identificatoire, fondant le narcissisme, et non-rapport objectal, constitutif du monde.

Mais ces deux axes de la modalité basculent asphériquement de l'un à l'autre selon le type de discours qu'on tient : soit, de façon féminine, un discours de subjectivation non universalisant (passant du pas-tout à l'au-moins-un) ; soit, de façon masculine, un discours d'objectivation, et, disons, de connaissance scientifique du monde (passant du tout véridique à l'impossible saisie du réel). Bien sûr, sur le plan de la castration, cela peut se vivre différemment, selon que l'articulation s'en présente, y compris selon le choix du sujet, d'abord comme contingente à viser l'absence de fondement des choses, ou simplement possible à viser un fondement donné métaphysiquement comme allant de soi (et « donné » par avance²²). Cette différenciation en croise une autre qui n'est que le décalage de celle-ci en termes de logique : soit la logique canonique classique (selon les choix de W.V.O. Quine)²³, soit les logiques déviantes qui ne récusent pas les indicateurs égocentriques, les modalités, les fonctions en intension, les conditionnels irréels, les déictiques de la parole, etc. La logique canonique classique est universalisante et fonde une position qui recouvre celle du masculin. Freud la détermine métaphoriquement comme le rapport des fils au Père, *Versagung* des femmes à l'appui dans *Totem et tabou* (c'est le non-rapport sexuel de Lacan). Les logiques déviantes en ce qu'elles fondent diverses ressources du hors-univers sont d'un ordre féminin.

L'angoisse est dès lors aussi la transaction d'un mode de logification à l'autre, autrement dit d'un mode d'amour à l'autre. L'amour objectal s'assure de la logique canonique classique, l'identification (ou l'amour narcissique) s'assure des logiques déviantes. Mais Freud insiste sur ce que le masculin de ces liens objectaux a d'universel (valant pour hommes et femmes, ou plus exactement comme masculin et féminin), quand le féminin des liens narcissiques ne vaut pas pour tout le monde. C'est d'ailleurs une indication que la langue française dise « tout le monde » pour parler des gens dans leur universalité, quel que soit leur sexe. Freud considère que le féminin procède du masculin, puisqu'une phase phallique chez la fille réunit initialement chaque mode de sexualité sur le même versant du choix sexuel

²¹ J. Lacan, *ibid.*

²² Cf. J.-L. Marion, *Étant donné*, P.U.F.

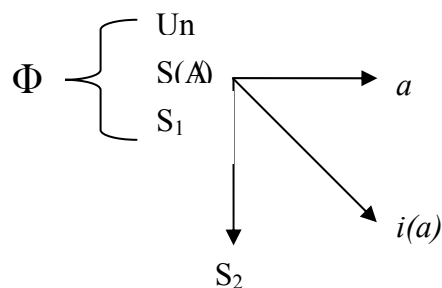
²³ W.V.O. Quine, par exemple *Le mot et la chose*, trad. fse Éd. de Minuit.

(identification avec le père et relation objectale à la mère). Une « différence de phase » oblige la fille à une transaction supplémentaire pour changer son fusil d'épaule en renversant ces liens de façon à s'identifier à la mère et prendre le père pour objet d'amour.

Une topologie projective opère ici qui identifie le lien sphérique masculin (Lacan : pointé du point hors ligne) avec le lien asphérique féminin (Lacan : évidé en ligne sans point). C'est dire qu'à spécifier le mode de lien que le sujet entretient avec l'objet l'angoisse se sexualise *ipso facto* à se présenter sous deux modes selon l'entrée qu'elle prend dans le système : ou elle annule l'inorientation du plan projectif en jouant d'une coupure qui le met à plat comme disque (pastille sphérique) ou elle le « ponctue » en le mettant « à plat » comme bande de Möbius (éventuellement doublée d'un disque) si le « point » de coupure est en fait un cercle. Pour spécifier le sexe en cause dans le rapport à l'objet, l'angoisse joue de coupures distinctes : elle maintient l'orientation du plan projectif (inorientable) par une coupure sphérique (correspondant au point hors ligne) ou elle la change en le mettant à plat comme orientable par une coupure asphérique (la ligne sans point est une réduction de la bande de Möbius rendue évanescence par l'annulation deux à deux de chacun de ses points). Entendons bien qu'il s'agit là de modes de la castration.

Sous cet angle toute sexuation, sinon sexualité, est de l'ordre d'une métaphorisation du choix logique qu'opère le sujet pour s'inscrire dans la structure qu'il compose par là-même schématiquement. Tout achoppement dans cette organisation se constitue en symptôme. Ainsi l'angoisse, non contente (si je puis dire) de signaler le choix du sexe comme choix d'organisation des rapports inhérents à la structure et constitutifs de celle-ci, l'angoisse est aussi une manière d'indexer les effets symptomatiques des rapports du sujet à la place qu'il occupe dans la structure (qu'il monte pour ce faire), elle est par là relative aux rapports qui en dépendent : rapport à l'objet, à la signifiante...

L'angoisse — dans ce rapport second du rapport au non – rapport et vice versa — est l'index de l'aliénation ou plus exactement l'index du passage à la « séparation » (concept que je précise un peu plus bas). Elle opère en fait depuis la fonction phallique selon sa transcription extensionnelle sur le mode de la paire ordonnée ([intension extrinsèque saisissable → (intension intrinsèquement opératoire → extension, par définition extrinsèque, de ce qu'elle est comme montage)]) autant dans l'imaginaire et le réel qu'en tant que symbolique. Ainsi de l'aliénation imaginaire du stade du miroir ([$S(A) \rightarrow S(A) \rightarrow i(a)$]) l'on passe à celle symbolique, bien travaillée par Lacan dans *Les quatre concepts* ([$S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow S_2)$]) et à celle réelle de *La logique du fantasme* ([$Un \rightarrow (Un \rightarrow a)$]),



non sans « retour », dit par Lacan « séparation », le sujet visant à se produire lui-même depuis cette aliénation en mettant en « cause » ce que l'intension a d'évidé depuis les pleins objectaux de l'objet lui-même, de l'image spéculaire, du signifiant linguistique.

L'angoisse est ainsi une pierre de touche des rapports aliénants du sujet dans l'assise qu'il y prend pour s'en développer comme s'il était là de toujours — et, réversivement, c'est nécessairement le cas. Du point de vue extensionnel de ces rapports objectaux, inappropriés en tant que tels à servir d'assise au sujet, même s'ils lui servent de références, la fonction phallique intensionnelle échappe. Cela se pointe comme désir du sujet (du sujet dans sa veine féminine : *Penisneid*) quand ce désir a pour contrepartie sa récusation (par le sujet dans sa veine masculine : refus de la féminité). C'est bien ce que Lacan notait du $\Phi(a)$ pour l'homme et du $\bar{A}(-\phi)$ pour la femme. L'angoisse, dans cette bascule entre le féminin et le masculin, se présente donc soit comme supplémentation par l'objet (avec le risque de psychotisation à quoi correspond cette *Entfremdung*, cette étrangeté, cette mise à distance de l'objet comme signifiant quand il est présenté dans son existence propre, vis-à-vis du sujet qui ne peut que s'y rattacher asphériquement) ; soit comme un détachement nécessaire (et d'une certaine façon cela revient au même : une seule structure fait le lien de la position subjective donnée comme psychotique à la position névrotique) permettant au sujet de s'assurer de cette place évidée (sinon vide) afin d'en prendre l'organisation à son compte, cette fois comme coupure. Dans tous les cas, l'angoisse souligne le lien d'échange et la différence entre les termes qui en permettent la réalisation et de même la différenciation des trajets pour y parvenir. Aussi peut-on dire que le phallus cote variablement la valeur de l'angoisse (et vice-versa) selon le type d'objet en cause : non seulement objet d'échange, mais à l'occasion objet cessible supposé spécifiable par lui-même en dehors de tout lien subjectif.

5. L'angoisse sociale comme paradigme de la castration

Les objets *a* lacaniens sont pointés par Lacan lui-même comme indiquant chacun un espace particulier du champ de l'échange.²⁴ Aussi ouvrent-ils à la constitution de l'objet commun, celui-ci non plus support du plus-de-jouir mais de la plus-value. Il n'est donc pas étonnant que le symptôme dominant actuel posant la question de l'insertion sociale du sujet désigne par l'angoisse qu'il suscite la difficulté du sujet à « se faire » une place sociale. Ce symptôme se présente établi sur le ratage (*Versagen*) social venant en place de la faille (*Spaltung*) qui est nécessaire à sa constitution et colmatant donc sa dérélition fondamentale de sujet (à n'être que support métaphorisé de signifiante, « signifié de la pure relation signifiante »²⁵).

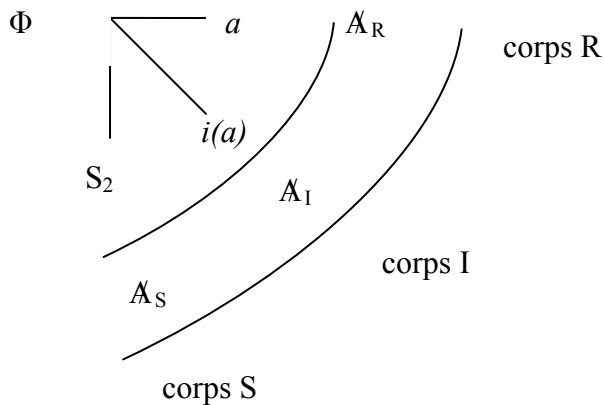
Ce ratage est indicatif du rapport à l'Autre, soit sur le versant de celui-ci (*Versagung*, dédit, défaillance frustrante), soit sur le versant du sujet (*Verzicht*, renoncement). Ce n'est pas uniquement du choix de l'objet d'amour qu'il s'agit là (par le biais du choix de l'amour en jeu), mais aussi du choix narcissique, choix par lequel le sujet se détermine comme fondé de rien, de rien d'autre que la supposition (*Annahme*) constitutive du signifiant en termes de refoulement primordial. Mais un tel choix ne se met en œuvre qu'au sein d'un schématisation d'ensemble spécifiant à ses propres yeux de sujet ce qu'est celui-ci, ou plus exactement de quoi il dépend.

Les statuts sociaux du sujet en dépendent eux-mêmes, que ce soit sa place phallique (qu'il soit homme ou femme) ou au contraire qu'il ne la tienne pas. Le rapport à la mère

²⁴ Le 9 janvier 1963

²⁵ J. Lacan, « Proposition... », première version, *Autres écrits*, p. 580.

comme corps réel est ici dominant qui assoit le sujet comme masculin dans son fondement : présentification de l'absence, béance de la cause, évidement de la signifiante ; soit comme féminin dans un rapport d'altérité à cette raison phallique. Du côté de l'Autre, le féminin, comme réel de la mère, comme imaginaire du narcissisme spéculaire ou comme symbolique de la labilité de sens du signifiant dans sa contingence, ce féminin ne va qu'à asseoir, faire tenir le phallus spécifié de la castration : $\mathbb{A}(-\phi)$.



Le rapport au Père est plus exactement spécifiable de la construction structurale fondant les montages et les praticables extensionnels dans l'éviction éventuelle de l'intension, pas plus exprimable qu'ainsi, puisque vidée, trouée, béante, par définition de ce qu'est une fonction : $\Phi(a)$. À cette construction de l'extension en terme de fonction Φ , prenant en compte son point d'arrivée comme variable objectivée a (semblant de constante), fait face la déconstruction existentielle qui, depuis l'aliénation constituante, repart de l'Autre \mathbb{A} pour ne fonder la fonction phallique que dans sa figuration imaginaire $(-\phi)$. Le féminin, distinct du maternel, est ainsi support de l'objet phallique, quand le masculin pris pour objet signifiant métonymique se supporte de la fonction phallique Φ .

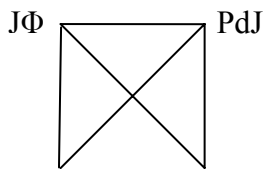
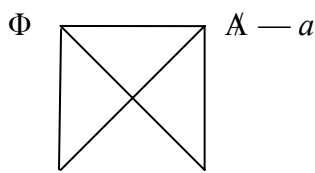
Toute la question se focalise sur le *Lustgewinn* : ce gain est un au-delà de l'angoisse, si on limite celle-ci à la castration, mais si l'on en fait l'indice de l'absence de référent du sujet, alors l'angoisse est bien aussi un indicateur de ce gain lui-même qui ne saurait se produire (au sens propre) qu'à la condition de s'établir en même temps sur son absence : un manque pris en objet, l'angoisse que l'en-plus puisse virer à l'en-moins. C'est donc en terme de récurrence que se joue l'angoisse du gain de jouissance : comment obtenir régulièrement une telle avancée comme nécessaire à toute jouissance ? Mais quelle jouissance (*Unlust*, c'est-à-dire : quelle angoisse !) quand l'en-plus répond à la béance, voire la colmate en plus-value ! Mais cette jouissance ne saurait être le fait de tout un chacun.

La nostalgie pour le Père (*Sehnsucht*) a cette valeur intensionnelle de l'angoisse qui met en jeu la jouissance sous condition de l'établir depuis ce qui manque. Inversement, si cette jouissance s'identifie à ce qui ne saurait se soutenir d'une telle existence symbolique, alors c'est sous cet abord négatif (et donc néanmoins symbolique) que la jouissance se présente (*Unlust*). Les modes identificatoires qui font du sujet le support de chacune de ces jouissances lui permettent de s'inscrire préférentiellement comme homme ou femme. Le pénis n'en est qu'un indice, juste plus matériel que l'angoisse. Ainsi devant l'image du Père mort, l'Homme aux rats exhibe son érection. À l'envers devant son père bien vivant, la jeune homosexuelle s'exhibe elle-même au bras de la Dame, une cocotte auprès de laquelle elle n'a

que la place de tout homme. Dans ce dernier cas, habitus d'apparence homosexuelle et passage à l'acte suicidaire sont les équivalents féminins de ce qui fait acte chez l'homme et représentation, aussi pour lui, de sa position contingente de sujet.

Je poserais que toute construction sociale, et même toute culture, se conditionne de structurer les rapports du sujet à l'objet a , ici « valorisé » comme commun. C'est dire qu'il n'y a pas de culture singulière et que toute culture est culture de masse, établie sur un objet a commun, attendant au leader, et nullement singularisé, ou plus exactement établie sur l'illusion groupale d'un objet a commun. C'est la facticité imaginaire dont parle Lacan. L'angoisse a trait aussi à cette uniformisation du plus-de-jouir.

L'objet a , comme plus-de-jouir, vient en effet combler la place vide du phallus symbolique au champ de l'Autre : il pointe ce que le narcissisme fondamental implique de rapport à l'Un signifiant, autrement dit à l'Un-en-moins dans l'Autre, ce qui barre l'Autre et identifie dès lors cette barre comme a .



Il n'y a donc pas de société sans voie royale de la castration. C'est pourquoi l'angoisse, d'abord sociale, même si elle peut toujours être considérée comme narcissique au fond du socius, est l'angoisse d'une coupure, seul fondement du sujet en ce qu'il est lui-même métaphore d'une coupure. Mais cette coupure a deux sens, deux sens intensionnels : ou l'on parle d'intentionnalité, façon Husserl, à viser l'objet, ou l'on parle d'intension à souligner le départ subjectif de l'angoisse. Sur chaque versant de ce choix s'organise une assise sexuée du sujet, depuis respectivement la jouissance de l'Autre et la jouissance phallique.

Dit autrement, ou bien l'objet est un manque (c'est l'objet a de Lacan, induisant le plus-de-jouir depuis la fonction signifiante) ou bien l'objet est un plein, complétant le vide du précédent (et c'est, derrière l'objet matériel commun, l'objet d'intérêt — au sens propre — social, qu'est la plus-value). Mais dans le second cas, ce n'est plus à la castration que le sujet a affaire, mais à la privation. Je dirais donc que le manque social, privant le sujet comme producteur de l'excédent de production qu'est la plus-value, le renvoie moins à sa castration qu'à sa déréliction, à son *aphanisis*. Il en reste à une aliénation qui ne conduise pas à la séparation. Il en reste à cette perte réelle sur laquelle il ne peut revenir et qu'il assume en son corps comme une « livre de chair » à perdre — hors significantisation. Le manque signifiant du plus-de-jouir s'avère, à notre niveau libéral de production, recouvert par ce manque réel qu'est la plus-value.

À ce niveau général de jouissance, y compris démentie, se situe spécifiquement telle jouissance différenciée : masculine pour la production phallique de plus-de-jouir, féminine pour la perte réelle (l'enfantement, l'accouchement, avec son risque de délire puerpéral).

C'est dire que la société opère et tient par analogie avec la sexualité, y compris en refondant celle-ci dans la perte.

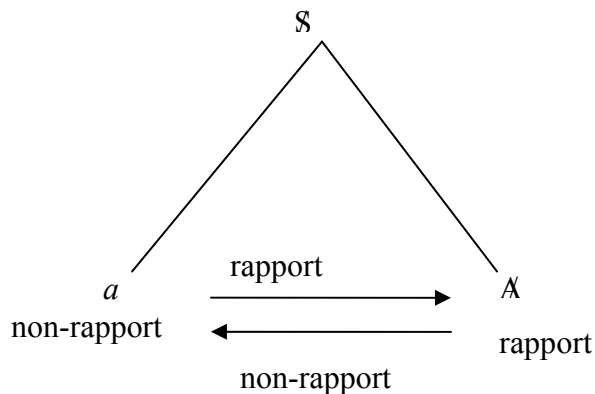
Toute la pathologie tient à ce choix réaliste d'un objet ontologiquement déterminé (objet matériel ou objet de connaissance), distinct du manque pris en objet. Pathologie et société y sont attenantes, mais c'est au détriment de l'objet fonctionnel. On saisit dans cette différence liée à l'objet, le choix du sujet retrouvant le féminin derrière le matériel et le masculin à l'avant du productif.

En ce sens, il est vrai, « l'anatomie, c'est le destin », mais c'est aussi ce qui implique la suite des avatars sociaux tracés par le choix ontologique qui prend la chose dans sa matérialité et accompagne l'angoisse ou, plus exactement, s'accompagne d'angoisse, depuis ce fondement jusqu'à ses effets divers, angoisse dès lors vécue comme index du clivage entre objet consistant et objet du désir.

En définitive, je ne parlerai pas tant de vacillation (du désir ou du sujet) que d'asphéricité (de la structure) comme choix du schématisme que le sujet effectue pour échapper au réalisme des choses.

6. L'angoisse du pas-de-rapport et l'angoisse du rapport

Ce n'est pas uniquement que l'angoisse puisse être appréhendée comme le pendant externe de ce qu'est le désir comme interne au sujet. Car alors elle est néanmoins intégrable au sujet en tant qu'*Affektbetrag*, cote d'affect retraduisant la représentance. C'est bien plutôt qu'elle signale ce rapport interne à la structure entre une appréhension externe de l'objet comme ontologiquement déterminé et cette appréhension même qui l'indique comme idéal, c'est-à-dire signifiant. Entre l'absence de rapport avec l'objet ontologique et le rapport au fond identificatoire avec l'Autre comme lui-même châtré, se joue un redoublement des liens attachant rapport et non-rapport, dans chaque sens d'articulation.



Cela s'inscrit encore comme paire ordonnée :

(non-rapport → (non-rapport → rapport)) et
(rapport → (rapport → non-rapport)).

Ici l'objet est chose, « vacillant » entre ce qu'il est comme visée du désir (en extension) dans son réel ou son imaginaire (*Ding* → *Objekt*) et ce qu'il est comme cause du

désir (en intension) passant du « pur » symbolique à son expression symbolisée ([*Ur*]sache→*Gegenstand*).

L'angoisse prend donc divers caractères, selon qu'elle est indice d'un manque ou d'un plein, voire celui de leur rapport ou de leur absence de rapport. Ainsi est-elle crainte devant la menace de castration, mais aussi reproche de ce qui est faillite du sujet. Elle est « énervement » devant le trop-plein, mais aussi tristesse de ne voir aucune attente satisfaite. Elle peut être excitation dans l'anticipation d'un plaisir ou nostalgie de ce qui a disparu. Spleen, blues ou vague-à-l'âme : elle entérine une logique du flou ou du vague, exactement comme, à l'envers, des cadres logiques trop précis ou contraignants impliquent une angoisse elle-même chappe de plomb. Cela pour dire que l'angoisse prend tous les caractères de ce qui la suscite, y compris qu'elle apparaisse masculine ou féminine.